



**Lectures**  
Les comptes rendus

---

## Philippe Boissinot, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*

Rachel Joly

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/19921>

ISSN : 2116-5289

### Éditeur

Centre Max Weber

### Référence électronique

Rachel Joly, « Philippe Boissinot, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2016, mis en ligne le 20 janvier 2016, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/19921>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

---

# Philippe Boissinot, Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?

Rachel Joly

---

- 1 L'ouvrage de Philippe Boissinot, tiré de son mémoire de HDR<sup>1</sup> soutenu à l'université de Paris I-Sorbonne en 2013, traite d'un sujet essentiel à toute discipline, l'épistémologie, la théorie des processus de la connaissance. Il s'agit, dans le cas présent, de l'épistémologie de l'archéologie, sujet qui n'a suscité en France à ce jour l'émulation que de rares archéologues. Et pourtant, la discipline a vu son champ d'investigation considérablement accru ces dernières années, à tel point que « pas une chose, pas un concept [...] n'ait maintenant son archéologie » (p. 11). Un chapitre est justement consacré à l'extension du champ de recherche de l'archéologie à l'époque contemporaine – avec l'archéologie de la grande guerre (1914-1918) par exemple – et à l'extension de cette discipline aux autres sciences humaines : ethnologie, psychanalyse, philosophie et art contemporain. L'auteur expose notamment le cas insolite du tableau piège *Déjeuner sous l'herbe* de Daniel Spoerri réalisé en 1983 et qui a fait l'objet d'une fouille archéologique par Jean-Paul Demoule en 2010.
- 2 Au sein même de la communauté archéologique, les discours (formulation des questions, critères de validation, interprétation...) divergent entre archéologues de spécialités différentes alors que tous relèvent de la même discipline et se basent sur les résultats d'une même pratique : la fouille. Le questionnement épistémologique dans ce contexte n'est donc pas superflu. Toutefois, et c'est ce qui caractérise l'ouvrage de Philippe Boissinot, la question de la discipline archéologique n'est abordée ici que de façon partielle, sous l'angle du « fait archéologique ». L'auteur tend à définir ce qui fait qu'un objet est archéologique et qu'un autre ne l'est pas. Autre originalité : l'auteur ne se veut pas un théoricien mais un praticien. Pour cela, il traite son sujet en recourant non pas à la prescription mais à une description concrète du processus de connaissance à l'œuvre dans la pratique archéologique et plus particulièrement durant la fouille.
- 3 L'auteur revient d'abord sur la définition de trois notions souvent confondues mais bien distinctes : l'épistémologie, la sociologie des sciences et l'historiographie. La première,

l'épistémologie, est la théorie de la connaissance appliquée à un domaine particulier. La sociologie des sciences vise à mettre au jour les logiques sociologiques à l'œuvre dans la production de cette théorie de la connaissance. Elle a pour objet d'étude les lieux, les instruments, et les collectifs de la recherche. L'historiographie, quant à elle, vise l'écriture de l'histoire et permet de replacer théories et questions dans un cadre historique car celles-ci ne sont pas nées spontanément de nulle part. Si ces trois disciplines sont bien distinctes, il existe néanmoins entre elles des passerelles (voir schéma p. 13).

- 4 L'auteur retrace ensuite l'histoire du terme « archéologie » – et des termes assimilés – de l'Antiquité jusqu'à nos jours, et rappelle les principales étapes de l'histoire de la discipline depuis le Moyen-Âge. Il expose sa conception. Si, au sens courant, un « site archéologique » correspond à un lieu d'enfouissement de vestiges matériels que les archéologues peuvent trouver et exploiter, Philippe Boissinot propose de le définir comme un « agrégat ». La notion d'agrégat relève de plusieurs champs du savoir (sciences de la vie et de la Terre, anthropologie...) et désigne un ensemble d'éléments hétérogènes juxtaposés, rassemblés selon une certaine cohésion mais qui ont conservé leur indépendance : des éléments naturels (pierres, graviers, charbons...) et des artefacts (mobilier et structures archéologiques). La pratique archéologique devient en conséquence le démontage d'un agrégat. L'opération amène deux questions : « qu'est ce qu'il y a ici ? » et « qu'est ce qui s'est passé ici ? ».
- 5 La première question, « qu'est-ce qu'il y a ici ? », relève de l'observation. L'auteur expose la technique de la fouille en aire ouverte par unité stratigraphique (US) bien connue des professionnels (voir figure 10 p. 97) et d'autres notions inhérentes à celle-ci : US positive, US négative, matrice de Harris, chronologie relative du site et « vide archéologique ». Il relève les difficultés de la pratique archéologique. Comment, par exemple, définir clairement les limites environnementales d'un agrégat ? Comment affirmer qu'on est bien en présence d'un même site ?... L'étude géographique, et plus particulièrement la micromorphologie, peut être un précieux recours dans ces cas d'incertitude, mais présente elle aussi des limites, les microfaciès du sol pouvant avoir été affectés par les comportements de la faune et de la flore (lombrics, racines...) contenus dans l'agrégat. Un autre recours possible est celui aux études microscopiques. Toutefois, un fait est certain : exhumer un objet d'un agrégat garantit une certaine authenticité car il n'existe pas dans l'agrégat de point de vue qui s'exprime, *a contrario* des représentations (textes et images) analysées par les historiens.
- 6 La seconde question, « que s'est-il passé ici ? », relève de l'interprétation. Elle renvoie à des concepts temporels : événement (la construction d'un habitat, par exemple) et processus (un phénomène d'urbanisation) qui peuvent être révélés par la stratigraphie. Regroupés et articulés les événements donnent lieu à un récit de type historique. Le discours de l'archéologue diffère cependant de celui de l'historien car, confronté parfois aux seuls agrégats ou à des artefacts dont il ignore la fonction par exemple, l'archéologue doit alors se limiter à des constats sans pouvoir aller au-delà dans l'explication. Autre fait : un récit est une construction et résulte de choix. Un même événement peut donc donner lieu à plusieurs lectures. L'auteur illustre ce propos avec le site emblématique de Roquepertuse (Velaux, Bouches-du-Rhône) dont il a établi une chronologie plus fine (voir figure 15 p. 145). En raison de la découverte de sculptures (bicéphale et guerriers assis) et des vestiges d'un portique avec des alvéoles destinées à abriter des crânes, le site a longtemps été considéré comme un sanctuaire celtique. Mais d'autres formulations

auraient pu être retenues en tenant compte, notamment, de divers mobiliers mis au jour. À la lumière de ces éléments et à l'issue d'une fouille moderne, l'auteur a donc invalidé les premières hypothèses sur Roquepertuse et en a proposé d'autres, qui seront, il le sait, un jour invalidées également.

- 7 Ce ne sont pas là que quelques-unes des idées développées par l'auteur qui joint à son discours une vingtaine de figures qui synthétisent son propos. On trouve également une abondante bibliographie qui constitue un précieux outil pour les lecteurs curieux d'épistémologie.

---

## NOTES

1. Habilitation à diriger les recherches.
- 

## AUTHOR

### RACHEL JOLY

Ingénieure d'études à l'Université de Bourgogne, membre d'ArTeHiS (Archéologie, terre, histoire, sociétés, UMR 6298). Docteur en archéologie de l'université de Paris I-Sorbonne.